



HAL
open science

Industrialisation et désindustrialisation à Mulhouse, une trajectoire singulière (XVIIIe-XXe siècles)

Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf. Industrialisation et désindustrialisation à Mulhouse, une trajectoire singulière (XVIIIe-XXe siècles). *Annuaire historique de Mulhouse*, 2007, 18, pp.73-79. hal-01272292

HAL Id: hal-01272292

<https://hal.science/hal-01272292>

Submitted on 10 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Industrialisation et désindustrialisation à Mulhouse, une trajectoire singulière (XVIII^e-XX^e siècles)

par Nicolas Stoskopf , université de Haute-Alsace, CRESAT (EA 3436)

La question d'une singularité de l'histoire industrielle mulhousienne en Alsace paraît à la fois facile et difficile à traiter :

- facile parce que le sujet est balisé par de nombreux travaux, à commencer par les ouvrages publiés par la Société industrielle de Mulhouse¹ jusqu'à la thèse récente d'Isabelle Ursch-Bernier, *Négoce et industrie à Mulhouse au XVIII^e siècle, 1696-1798*².

- facile aussi, parce que vu de Mulhouse, la réponse ne fait absolument aucun doute et on a raison de le penser : l'industrialisation de cette ville à partir du XVIII^e siècle s'est déroulée selon un processus tout à fait remarquable qui en fait un cas d'école à l'échelle de l'Europe, a fortiori de l'Alsace. Et il n'y a pas grand intérêt à remettre en chantier l'étude du « modèle mulhousien ».

- Mais en même temps, cela ne signifie pas que tout a été dit et qu'il n'y a plus de recherches à faire : les lacunes historiographiques restent importantes sur le XX^e siècle, voire sur la fin du XIX^e siècle après 1870. Même pour la période antérieure, il y a encore de nombreuses questions, qui mériteraient des études approfondies, et des approches nouvelles qui pourraient être mises en œuvre : ainsi l'histoire d'entreprises n'en est encore qu'à ses débuts pour le XIX^e siècle mulhousien³.

En même temps, se poser cette question sur la longue durée de deux siècles et demi oblige évidemment à une vision très synthétique des choses n'ayant d'intérêt que si la réflexion est susceptible d'apporter des éléments nouveaux, au moins de façon problématique.

¹ *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX^e siècle*, Société industrielle de Mulhouse, 1902 ; *Centenaire de la Société industrielle de Mulhouse, 1826-1926*, Mulhouse, 1926 ; *Bicentenaire de l'impression sur étoffe en Alsace, 1746-1946*, Mulhouse, 1946 ; etc.

² Soutenue à l'Université de Franche-Comté en 2005, publiée par l'université de Toulouse-Le Mirail, 2008.

³ Citons parmi les parutions récentes : Paul F. Specklin, *La Fibre du feutre, de Dollfus & Noack à Dollfus & Muller de 1811 à nos jours*, Mulhouse, SIM et Les Amis du vieux Sausheim, 2004 ; Pierre Fluck (dir), *DMC patrimoine mondial ?*, Colmar, Do Bentzinger, 2006 ; Marie-Claire Vitoux (dir), *SACM, quelle belle histoire. De la Fonderie à l'université. Mulhouse, 1826-2007*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2007.

I. La singularité du processus d'industrialisation

Plusieurs caractères donnent une grande originalité au processus mulhousien d'industrialisation :

1. D'abord, le point de départ, daté de 1746, avec la fondation de la première manufacture d'indiennes par Samuel Koechlin, Jean-Henri Dollfus, Jean-Jacques Schmaltzer. C'est une date précoce qui anticipe sur les innovations technologiques, surtout britanniques, de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les Mulhousiens ont profité de la situation d'enclave de leur ville à l'intérieur du royaume de France où la fabrication, la vente et le port des indiennes étaient prohibés depuis la fin du XVII^e siècle.

2. Un produit nouveau, l'indienne, la toile de coton imprimée, qui était un produit à la mode au XVIII^e siècle, le premier même dans l'histoire qui ait connu un marché de masse, dont l'usage s'est répandu dans toutes les couches de la société, de haut en bas, selon un mode de diffusion se répétant jusqu'à nos jours dans la commercialisation des nouveaux produits. Bref, les pionniers de la fabrication des indiennes ont été avant tout sensibles aux signaux du marché⁴.

3. Ils ont fait école, ils ont été imités, et les fabriques d'indiennes se sont multipliées puisqu'elles étaient vingt-deux à Mulhouse à la veille de la Révolution. La fabrication des indiennes est devenue une affaire collective qui concernait surtout les grandes familles du patriciat, engagées de longue date dans le commerce et occupant les postes dirigeants de la petite république mulhousienne : Dollfus, Koechlin, Hofer, Risler, Schlumberger, Heilmann, etc⁵.

4. La fabrication des indiennes a déclenché un mouvement d'industrialisation remontante, c'est-à-dire du produit fini aux biens d'équipement, passant par le tissage, le filage, la chimie et les constructions mécaniques. A partir de cette filière propre aux indiennes, l'industrie s'est diversifiée en développant de nouvelles branches et de nouvelles fabrications dans les industries textile, chimique et mécanique, les papiers peints, etc. Ce mouvement de grande ampleur a fait de Mulhouse le « Manchester français », la « ville aux cent cheminées », la ville industrielle par excellence.

5. L'industrie a largement débordé des murs de la cité, vers les vallées vosgiennes, dans la plaine au nord jusqu'à Colmar⁶, mais aussi à Huttenheim⁷ ou dans la vallée de la Bruche⁸ :

⁴ Voir à ce sujet Patrick Verley, *L'Échelle du monde, essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1997, p. 160-179.

⁵ Voir Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les Dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2005, p. 25-34.

⁶ Antoine Herzog, fondateur de l'usine du Logelbach en 1818, était un Mulhousien qui fit ses premières armes comme ouvrier dans les fabriques mulhousiennes, puis bénéficia de la protection des Dollfus et des Schlumberger. Voir Nicolas Stoskopf, *Les patrons du Second Empire*, t. 4, *Alsace*, Paris, Picard-Cénomane, 1994, p. 154-155.

⁷ Les frères Risler sont les fondateurs en 1826 de la Société de filature et tissage mécaniques du Bas-Rhin à Huttenheim, près de Benfeld, qui devint la plus importante du département. Mais leur entreprise fut reprise dès

l'aire d'influence mulhousienne en Alsace est d'emblée très vaste. Elle l'est aussi très rapidement en France⁹ et en Europe¹⁰.

En quoi ceci est original ? Tout l'est. S'il fallait choisir, on insisterait sur le produit nouveau réclamé par le marché et le mouvement collectif qu'il a engendré autour de lui. On ne retrouve un processus comparable en Alsace que dans les deux autres communautés réformées, à Bischwiller (Bas-Rhin), où la bourgeoisie locale a entrepris sous l'Empire la fabrication du drap de laine noir pour la fourniture des armées, et à Sainte-Marie-aux-Mines, où les fabricants ont saisi l'occasion, à partir de 1827-1828, de livrer des guinghams aux magasins de nouveautés parisiens qui réclamaient ce tissu à la mode. Mais ce mouvement collectif a été moins ample dans ces deux cas et moins fécond en matière d'industrialisation, se bornant au développement de l'industrie textile¹¹.

On notera que ce processus d'industrialisation est assez différent de qui est traditionnellement enseigné à partir du modèle des bassins d'industrie lourde et de l'Angleterre : on insiste alors sur les ressources, notamment le charbon, les conditions géographiques favorables et les innovations techniques (machine à vapeur). À Mulhouse, le démarrage paraît aléatoire, n'obéit à aucun déterminisme, mais bénéficie de conditions culturelles, sociales, politiques et économiques favorables.

C'est aussi assez différent ce qui se passe ailleurs en Alsace : à Strasbourg, les hommes d'affaires ne se sont pas désintéressés de l'industrie, mais l'ont maintenue à distance en se cantonnant eux-mêmes dans la sphère financière, par la gestion de sociétés anonymes, et en confiant la direction des usines à des ingénieurs salariés. Dans le reste de l'Alsace, l'industrialisation a été la fois plus diffuse et ponctuelle, reposant sur un tissu dense de petits établissements traditionnels (tanneries, brasseries, moulins, tuileries, etc.)¹² et sur quelques initiatives isolées d'entrepreneurs (à Niederbronn, Bouxwiller, Saverne, Molsheim).

Faut-il alors parler à propos de Mulhouse d'un particularisme lié à la religion réformée ? L'hypothèse renvoie évidemment aux thèses du sociologue allemand Max Weber, exprimée dans son ouvrage *L'Éthique protestante et esprit du capitalisme* qui définit l'esprit du capitalisme comme la recherche rationnelle et systématique du profit par l'exercice d'une profession, et non pas par la rente, le jeu, la spéculation, le vol, etc. Raymond Aron insiste sur « l'exercice d'une profession » qui permet en réalité de modérer l'impulsion de la recherche du profit : celle-ci n'est pas une fin en soi, la fin, c'est le travail, la réussite par le travail qui

1827 par des intérêts strasbourgeois. Cf. Marie-Andrée Calame in Michel Hau (dir), *Familles industrielles d'Alsace*, Strasbourg, Oberlin, 1989, p. 96.

⁸ Les Mulhousiens Georges Scheidecker et Edouard Vaucher furent en 1835-1836 les bailleurs de fonds de Seillère, Heywood & Cie à La Broque, Lutzelhouse et Muhlbach. Cf. Nicolas Stoskopf, in Raymond Dartevelle (dir), *La Banque Seillère-Demachy, une dynastie familiale au centre du négoce, de la finance et des arts, 1798-1998*, Paris, Perrin-Fondation pour l'histoire de la Haute Banque, 1999, p. 46-47.

⁹ Serge Chassagne, *Le coton et ses patrons, France, 1760-1840*, Paris, EHESS, 1991.

¹⁰ Nicolas Stoskopf, « Quitter l'Alsace pour faire fortune : le cas des entrepreneurs du XIX^e siècle », *Chercher fortune, Diasporas*, n° 9, 2006, p. 44-46.

¹¹ Cf. Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les Dynasties...*, op. cit., p. 34-40.

¹² Cf. Nicolas Stoskopf, *La Petite industrie dans le Bas-Rhin, 1810-1870*, Strasbourg, Oberlin, 1985.

prend une valeur sacrée¹³. Cette idée est née, selon Max Weber, en Europe occidentale avec la Réforme protestante. Elle atteint sa fécondité maximum à travers le dogme calviniste de la prédestination et ses interprétations morales par les « puritains » : le croyant angoissé par son salut ne peut trouver de paix que dans la conviction de son élection, la confiance en Dieu, la foi. Cette conviction intime se construit par un travail ascétique qui conduit à la réussite professionnelle, à une certaine perfection des conduites, à une vie toute entière de bonnes œuvres érigée en système.

A cette explication par l'éthique, s'ajoutent d'autres éléments qui renforcent l'idée d'un particularisme mulhousien : on sait que le protestantisme a bousculé l'autorité de l'Église et favorisé le libre examen des Écritures, donc la lecture et la Raison, l'émergence d'une autonomie de la pensée scientifique par rapport à la Révélation et finalement, une certaine liberté de pensée. Le patriciat mulhousien du XVIII^e siècle est parfaitement représentatif de cette bourgeoisie éclairée, acquise à l'esprit des Lumières, intéressée par les sciences, attirée par la franc-maçonnerie. Cette ouverture d'esprit a eu des retombées positives dans un développement industriel fondé sur la maîtrise technique ou dans des initiatives à dimensions plus culturelles ou sociales comme la fondation de la Société industrielle de Mulhouse en 1826.

Enfin, il faut revenir sur le caractère collectif du processus mulhousien d'industrialisation qui distingue nettement, en Alsace du moins, les entrepreneurs protestants de leurs homologues catholiques beaucoup plus isolés et plus individualistes. Les communautés protestantes, notamment réformées, sont remarquables par leur capacité à créer en leur sein de la concurrence, de l'émulation, mais aussi des échanges, des solidarités, des communautés d'intérêt. On peut y voir sans doute un comportement de minorité, mais aussi le produit d'une longue histoire d'autonomie urbaine et de cohésion sociale¹⁴.

L'industrialisation mulhousienne frappe par sa vigueur, son ampleur et sa diversité. Elle est sans équivalent dans le reste de l'Alsace, mais aussi ailleurs en France où seul le Nord pourrait rivaliser, mais avec une histoire et un mode de développement très différents. Comme les ressources naturelles, y compris la qualité des eaux¹⁵, sont vraiment d'un faible apport pour expliquer ce phénomène, il faut se tourner vers les hommes, une société, une pratique religieuse, une culture particulière, qui ont fait la démonstration de leur efficacité dans cette première industrialisation.

¹³ Raymond Aron, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 531-532.

¹⁴ Sur ces idées, voir Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les Dynasties...*, *op. cit.*, chapitres 1 et 2.

¹⁵ Les eaux, qu'elles soient alcalines (celles de l'Ill) ou acides (celles de la Doller), sont une ressource très abondante en Europe occidentale, qui ne donne aucun avantage comparatif, d'autant qu'il est facile d'en modifier les caractères chimiques en fonction des usages. L'eau a été très souvent une condition nécessaire au développement industriel, jamais une condition suffisante.

II. A l'apogée du modèle mulhousien

Le modèle mulhousien existe : c'est une réalité perçue à l'époque elle-même où l'on opposait déjà volontiers le patronat mulhousien à son homologue normand pour souligner les qualités de l'un et les insuffisances de l'autre¹⁶... Mais on a aussi parfois de ce modèle une vision un peu étriquée qui se résume à la politique sociale. Or la comparaison avec le reste de l'Alsace montre que ce n'est peut-être pas l'élément le plus déterminant : ainsi, lorsqu'à l'Exposition universelle de 1867, on voulut distinguer « des établissements et des localités qui ont développé la bonne harmonie et le bien-être », ce sont bien les Alsaciens qui ont raflé les prix et les mentions (De Dietrich, Goldenberg et Guebwiller), mais pas les Mulhousiens¹⁷...

Quelles qualités reconnaître au modèle mulhousien ?

1. La cohésion sociale et familiale du groupe dirigeant, dominé par quelques grandes familles, les Dollfus, Koechlin, Mieg, Schlumberger, Risler, Zuber et quelques autres encore, qui partageaient les mêmes valeurs, avaient des comportements identiques, nouaient entre elles des relations multiples, familiales bien sûr, mais aussi associatives ou commerciales.

2. La curiosité intellectuelle et le goût pour les sciences, déjà évoqués comme facteurs remarquables de l'industrialisation, qui ont continué à déployer leurs effets positifs au XIX^e siècle comme le montrent les objectifs scientifiques de la Société industrielle, le niveau d'étude des industriels, leur intérêt pour les ingénieurs, les carrières scientifiques de certains Mulhousiens.

3. Une créativité exceptionnelle qui culmine sous la Restauration et la monarchie de Juillet avec un certain nombre de « premières » remarquables, destinées à faire école : la Société industrielle en 1826, le Nouveau quartier en 1827, le Strasbourg-Bâle en 1841, la Cité ouvrière en 1853. Il faudrait y ajouter les initiatives proprement industrielles, les inventions (peigneuse Heilmann en 1851), les innovations sociales en matière d'éducation scolaire, de protection contre les risques de la vie, etc.

Tout cela manifeste une foi dans le progrès qui était partagée et donna à la Société industrielle de Mulhouse un rôle de levier dans le développement scientifique, économique et social. Au sujet des politiques sociales, les historiens se laissent souvent enfermés dans de faux débats, hésitant entre un paternalisme intéressé et une philanthropie censée être gratuite, comme si toutes les dimensions du problème n'avaient pas été prises en compte par leurs promoteurs, alors qu'on devrait se borner à donner quitus à une génération d'industriels d'avoir trouvé de façon pragmatique des ébauches de solutions nouvelles à des problèmes nouveaux, particulièrement aigus à Mulhouse.

4. Un très large rayon d'action et une ouverture sur le monde, illustrés par des voyages d'études, des déplacements professionnels et des migrations. On trouve la trace des

¹⁶ Louis Reybaud, *Le coton. Son régime, ses problèmes, son influence en Europe*, Paris, 1863, p. 275-276.

¹⁷ *Exposition universelle de 1867 à Paris, Nouvel ordre des récompenses, rapport d'Alfred Le Roux*, Paris, 1867, p. 50-62 et 106-127.

Mulhousiens un peu partout en Europe, en Catalogne, en Allemagne, en Russie, en Algérie qui a particulièrement attiré des membres de la famille Dollfus¹⁸. Les industriels mulhousiens possédaient au XIX^e siècle un réseau international tout à fait remarquable dont on retrouve la marque dans la composition cosmopolite de la Société industrielle de Mulhouse¹⁹.

Les qualités du modèle mulhousien donnèrent à l'industrie locale des avantages comparatifs indéniables, ceux que les économistes contemporains reconnaissent aux districts industriels, définis comme un rassemblement d'entreprises sur un territoire à l'intérieur duquel la communauté humaine et le système des entreprises s'interpénètrent étroitement, où l'on partage les mêmes valeurs, où l'on coopère et où règne un certain consensus social²⁰.

III. Un long processus de désindustrialisation

Le modèle mulhousien n'est pas un mythe, mais il l'est devenu en s'étiolant progressivement et en ne restant plus que la référence d'un passé perdu. La question est de savoir à partir de quel moment ce modèle a commencé à prendre l'eau, à ne plus être aussi performant et donc, à entrer dans la mythologie ?

- Michel Hau insiste beaucoup sur les effets négatifs de l'application de la loi française de 1844 sur les brevets qui protégeait le produit et non le procédé. En chimie, cela signifie qu'on ne pouvait pas améliorer un procédé de fabrication pour arriver au même produit. Or le problème s'est posé dès le démarrage de la chimie organique avec le procès opposant le Mulhousien Gerber-Keller au Lyonnais Renard, détenteur du brevet de la fuchsine. Ce procès perdu entraîna en 1862 l'exode de nombreux chimistes mulhousiens qui firent la fortune de la chimie bâloise²¹.

- La défaite de 1870 est très souvent invoquée pour ses conséquences négatives : option pour la France de nombreux industriels, perte de cohésion du groupe patronal, difficultés sur le marché allemand, beaucoup plus attentif au prix qu'à la qualité, investissements de l'autre côté de la frontière pour conserver le marché français, suspicion des autorités allemandes à l'égard d'un patronat francophile, etc. Mais l'industrie mulhousienne réussit à conserver globalement ses positions comme en témoigne l'inventaire réalisé dans *l'Histoire documentaire de l'industrie mulhousienne...*, parue en 1902, et elle ne perdit rien de ses capacités d'innovation comme le montre la fondation au début du siècle de Clemessy ou d'Aviatik.

¹⁸ Voir Nicolas Stoskopf, « La culture impériale du patronat textile mulhousien (1830-1962) », in Hubert Bonin, Catherine Hodeir, Jean-François Klein (dir.), *L'esprit économique impérial ? Groupes de pression et réseaux du patronat colonial en France et dans l'empire (1830-1870)*, Paris, publications de la SFHOM, 2008, p. 398-401.

¹⁹ Voir à ce sujet la liste des membres de la SIM publiée par Florence Ott, *La Société industrielle de Mulhouse, 1826-1876. Ses membres, son action, ses réseaux*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1999, p. 763-800.

²⁰ Sur cette notion, voir Jean-Claude Dumas, Pierre Lamard et Laurent Tissot, *Les territoires de l'industrie en Europe (1750-2000). Entreprises, régulations, territoires*, Actes des colloques de Besançon et de Neuchâtel, 2004-2005, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2007.

²¹ Michel Hau, *L'Industrialisation de l'Alsace (1803-1939)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1987, p. 132-134.

- C'est pourquoi, on peut se demander, quitte à être politiquement incorrect, si le véritable tournant ne se situe pas en 1918²², et ceci, même s'il faut mettre à l'actif de cette période d'après-guerre la fondation de Manurhin en 1919 ou les débuts de l'équipement hydro-électrique du Rhin sous l'impulsion de René Koechlin. Deux arguments vont en ce sens : d'une part, les mines de potasses échappèrent au lendemain de la guerre au capitalisme régional et à la Société alsacienne des mines de potasse qui s'était formée. Aux portes de Mulhouse, on a vu se constituer une puissante société nationale, les MDPA, avec 7 500 ouvriers en 1929, qui plaça l'extraction de la potasse au troisième rang des activités régionales derrière le textile et la métallurgie. Sans les Mulhousiens...

D'autre part, l'industrie alsacienne bénéficia, en vertu du traité de Versailles, d'une franchise douanière en Allemagne jusqu'en janvier 1925. Elle lui fut peu profitable en raison des difficultés du régime de Weimar et en réalité dommageable, car elle retarda l'adaptation au marché français sur lequel les charges sociales héritées de la période allemande constituaient un sérieux handicap pour affronter la concurrence nordiste ou vosgienne. C'est pourquoi, l'industrie textile alsacienne s'orienta vers le marché colonial sous l'impulsion notamment d'Alfred Wallach, fondateur en 1925 d'un Office colonial à Mulhouse. On portait alors du principe que « si l'on sait s'adapter à leurs demandes, les soixante millions d'indigènes de nos colonies peuvent remplacer les soixante millions d'Allemands défaillants²³ ». Illusion sans doute destinée à rassurer, car les « soixante millions d'indigènes » n'avaient ni le même pouvoir d'achat, ni les mêmes goûts, ni les mêmes exigences... En attendant, la crise économique des années 1930, la crainte d'une nouvelle guerre, puis la guerre elle-même ont été autant d'épreuves que les Mulhousiens ont partagées avec d'autres en Alsace, sauf que les dégâts de la période furent encore plus sensibles à Mulhouse qui s'éloignait définitivement de son âge d'or.

L'après-guerre, les Trente Glorieuses, n'apportèrent pas de répit : la crise textile commença dès 1951, la construction mécanique ne se portait pas non plus très bien et l'industrie mulhousienne continua à souffrir. La fin des années 1950 et le début des années 1960 furent un autre moment charnière, celui où l'économie française s'ouvrit sur l'extérieur et passa de la priorité de la production à celle du marché. Mulhouse crut avoir à saisir une nouvelle chance historique par sa situation au cœur de l'Europe non loin de son artère vitale, le Rhin, et s'inventa, sous l'impulsion d'Émile Muller et des ses élites économiques, un grand dessein de métropole du futur, de pôle scientifique et universitaire, de pôle industriel également fondé sur l'industrie lourde, les grands investissements le long du Rhin. Tout ce rêve mulhousien apparaît très clairement dans les « Journées » thématiques organisées par la

²² Depuis la publication de cet article, les recherches sur l'impact de la Grande Guerre montrent que celle-ci a eu une influence très négative, sur l'industrie textile notamment. Cf. Bertand Risacher et Nicolas Stoskopf, « L'industrie alsacienne dans la Grande Guerre : un désastre économique ? », *L'Alsace et la Grande Guerre, Revue d'Alsace*, n° 139, 2013, p. 77-104.

²³ *De la création d'un office colonial*, rapport du Commandant Laurans, p. 4, Archives de la SIM, CERARE 96 A 4509.

Société industrielle de Mulhouse dont son *Bulletin* rendit compte régulièrement²⁴.

Or cette ambition fut partiellement déçue et se brisa sur les réalités économiques, la crise des industries traditionnelles ou une politique d'aménagement du territoire favorable à un rééquilibrage hexagonal : les fermetures d'usines se poursuivirent, les dirigeants de l'industrie textile échouèrent dans leurs tentatives de concentration, la faillite de l'usine Rhénaméca à Ottmarsheim poussa la SACM vers son démantèlement en 1965. Les années 1970-1980 portèrent de nouveaux coups (affaire Schlumpf, crise de Manurhin ou de la SACM-M). Chemin faisant, le capitalisme mulhousien qui avait été si puissant, acheva de disparaître : Jacques-Henry Gros vendit la SAIC en 1987, les héritiers Clemessy cédèrent la firme familiale en 1999.

Comment expliquer ce déclin inexorable ? Une comparaison avec d'autres régions montre une particularité intéressante qui vaut au moins comme piste de recherche : contrairement à d'autres, les Mulhousiens, plus ingénieurs que marchands, ne se sont guère intéressés à la distribution, à la commercialisation, aux marques grand public (à l'exception notable de DMC), alors que leurs confrères du Nord ont été beaucoup plus actifs dans ce domaine : La Redoute date de 1922, Les Trois Suisses de 1932 et la famille Mulliez bâtit sa fortune grâce à Phildar avant de régner sur Auchan et toutes les enseignes associées (Décathlon, Kiabi, Leroy-Merlin, etc.). A Troyes, l'Alsacien Pierre Levy, qui reprit la maison de bonneterie de son beau-père, s'est intéressé dès l'entre-deux-guerres aux magasins Prisunic et sa firme, Devanlay, était propriétaire de la marque Lacoste dont on connaît le succès²⁵. En Alsace, les innovations de marketing sont nées en dehors des vieilles dynasties qui ont raté ce possible *aggiornamento* : on pense par exemple aux Borin, à Ribeauvillé, qui ont imposé la marque Beauvillé dans les arts de la table, ou aux Rapp, originaires de Waldighoffen, fondateurs en 1964 de la première grande surface de meubles à Kingersheim. De ce point de vue, Mulhouse ne se distingue guère de ce qui s'est produit ailleurs en Alsace : la brasserie strasbourgeoise a été balayée également à partir des années 1960, ne réussissant à conserver de son passé qu'une poignée de marques. Ainsi, il faut bien convenir que Mulhouse est rentré, tout au long du XX^e siècle, dans le rang et finit par relever du droit commun.

Mulhouse a connu une histoire industrielle exceptionnelle, pas tant à cause de conditions naturelles favorables, fort communes au demeurant, qu'en raison d'un environnement économique, politique, social et culturel remarquable, un faisceau de facteurs immatériels qui s'est mis en place à l'époque moderne et a fait merveille au moment du démarrage de l'industrialisation à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Le milieu mulhousien a longtemps été productif, innovant, mais il a fini par s'épuiser sous le poids des

²⁴ Journées scientifiques en mai 1958, Journées de l'urbanisme en mai 1959, Journées de la jeunesse en juillet 1960, Journées textiles en octobre 1961... Voir sur chacune de ces journées le compte-rendu dans le *Bulletin industriel de Mulhouse* correspondant.

²⁵ Voir Pierre Lévy, *D'un souvenir à l'autre*, Paris, 1980.

circonstances sans doute, mais aussi du fait de certaines décisions ou d'orientations néfastes. On ne peut pas mettre en valeur telle ou telle initiative qui a fait fortune et se refuser à pointer l'une ou l'autre erreur ou lacune, même si certaines décisions ont dû être prises dans un contexte très contraignant et furent perçues dès le départ comme des pis-aller : on pense par exemple au repli sur le marché colonial dans l'entre-deux-guerres. Toujours est-il qu'au début du XXI^e siècle, l'héritage légué par les fondateurs de l'industrie mulhousienne et leurs descendants est définitivement consommé. Il n'en reste que des traces patrimoniales, de la mémoire, de l'histoire... Ce n'est pas rien, si l'on veut bien garder à l'esprit que la culture est une base sur laquelle on peut fonder un avenir radieux !